

Sexualité et institution

Pour situer le texte: Texte d'une conférence donnée le 28/5/1988, aux journées de l'ANPASE (Association Nationale des Personnels et acteurs de l'Action Sociale en faveur de l'Enfance et de la famille) consacrées au thème "LIEUX SANS PLAISIR – Les représentations d'une sexualité paradoxale de la mère isolée". Les actes ont été publiés et diffusés par l'association, mais la retranscription par une dactylo manifestement dépassée comportait une si impressionnante densité de coquilles et de contresens que cette mise en ligne peut être considérée comme une première édition. Dans le même cadre conceptuel qu'on retrouve dans presque tous les textes de ce site, le signifiant "sexualité" y est analysé comme balisant la menace d'un retour incontrôlé du pulsionnel, dans les institutions aliénées à des représentations technico-fonctionnelles, singulièrement lorsqu'elles ont affaire à des sujets eux-même emblèmes du retour de l'archaïque.

Mots-clés: sexualité, mots-balises, trouble, institution, violence institutionnelle, usage mythique et usage scientifique de la langue, sociétés industrielles, couple mère-mâle, sexualité des handicapés, inceste, "relations privilégiées".

N.B. : 1. Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur
2. Les commentaires en marge sont à lire comme une mise à jour contemporaine de la mise en ligne

"J'ai lu comme vous, tous les journaux, les bouquins, et je n'ai rien compris au monde, et je n'ai rien compris à l'homme, quoiqu'il me soit souvent arrivé d'affirmer le contraire. Et quand la mort, la mort est venue, peut-être ai-je affirmé savoir ce qu'elle était; mais, vrai, je puis vous le dire à cette heure: elle est entrée toute en mes yeux étonnés – étonnés de si peu comprendre"

Lorsqu'on navigue au long cours dans la formation de travailleurs sociaux, la "question de la sexualité", puisque c'est comme ça qu'on dit, fait partie des cinq ou six commandes répétitives qu'on se voit le plus adresser. Et, à chaque fois, c'est par cet extrait d'un poème de Benjamin FONDANE qu'il s'impose à moi de commencer: poème si l'on veut, puisqu'il fut griffonné dans un wagon de bestiaux roulant vers un camp de concentration. Et si ce texte où il est question de la mort s'impose ainsi, c'est moins sans doute du fait de la très banale association entre l'amour et la mort, – encore

Téléchargé sur le site <http://henri.textes.free.fr/anh/>.

Voir sur ce site les conditions de diffusion de ce texte à des tiers.

Cette précision est apocryphe, et provient d'une mauvaise lecture du *Moïse* d'André NEHER à qui j'empruntais la citation. Il s'agit en fait d'un extrait d'un long poème, *L'Exode*, écrit en 1942, alors que FONDANE anticipait déjà parfaitement le sort qui l'attendait.

qu'elle ne soit pas ici absente, – que de ce que cette circonstance même de son écriture évoque d'un point d'extrême nudité où la triche devient impossible. Or s'il arrive à chacun de nous, à lointains intervalles, de se rencontrer, ainsi, démuné d'avoir frôlé la mort, c'est constamment que nous faisons la même épreuve d'être pris dans le trouble du désir: trouble d'être désirant, trouble d'être désiré – c'est le même trouble; et c'est bien en effet la même épreuve qu'à propos de la mort, plus sensible encore en un siècle où "la sexualité" se discourt à perdre haleine, de graves théories en confidences télévisées: épreuve d'en être toujours aussi étonné – étonné de si peu comprendre, – épreuve d'une étrangeté quotidienne qui échoue constamment à devenir familiarité.

Ainsi ce signifiant "sexualité" est-il à ranger parmi ce que j'ai coutume d'appeler les "mots-balises": signifiants pris comme tous les autres dans la trame de la langue, à ceci près que leur seul contenu sémantique est de marquer une place vide, ou plus précisément une place vidée par le refoulement. La rassurante cohérence du discours y est précisément convoquée pour opérer, juste à ce point là, le contournement d'une faille éruptive qui distille des émotions intolérables, et, à travers elle, la menace fantasmatique d'un envahissement ravageur par des émotions plus intolérables encore, dont elles seraient l'avant-coureur. Si donc ce qui est recouvert par le mot "sexualité" échoue toujours à s'inscrire dans la sérénité d'une familiarité bien close, ce n'est pas, évidemment, qu'il est impossible d'apprivoiser, de détacher de leur contexte de trouble terrifiant, telle ou telle circonstance, tel ou tel geste, telle ou telle scène: car il n'y aurait jamais alors aucun moment d'amour heureux; c'est que cet apprivoisement laisse toujours un résidu, ménage toujours, en arrière de la frontière symbolique entre un dedans où il fait jour et des ténèbres extérieures, un peuple d'ombres fascinantes; c'est surtout que, lorsqu'on parle de sexualité, c'est de ce résidu que l'on parle, et non, parce que les peuples heureux n'ont pas d'histoire, de cette zone durement conquise par chacun de nous sur les fantasmagories de l'enfance, où il est devenu possible, même si c'est dans une extrême fragilité, de faire coïncider la réalité sensible du plaisir, et la scène imaginaire complexe où chacun s'obstine à assigner l'autre aux places qui l'arrangent.

Qu'il s'agisse de la folie, de la sexualité ou de la mort, ou de bien d'autres encore, les signifiants-balises opèrent toujours à partir d'un déplacement ou plutôt d'un retournement qui n'est pas sans rappeler la ruse fétichiste: il faut d'abord en effet transformer du vide en du plein, c'est à dire substituer au véritable contenu – la place laissée vacante par l'émotion refoulée et le fantasme inconscient qui lui est lié – un représentant réel constitué par un événement ou le plus souvent un comportement. Ainsi le mot "sexualité" sera-t-il censé désigner des réalités éminemment concrètes, où l'on trouve pêle-mêle la vérité des médecins, les pratiques sexuelles constatées ou supposées de l'autre – (celles qui sont supposées font encore mieux l'affaire) – et même ma propre expérience sexuelle que je ne peux objectiver qu'en la traitant comme celle d'un autre, d'un autre particulier et assez étrange qui serait moi. Ainsi l'information sexuelle qu'on distribue dans les écoles aux adolescents est-elle à la fois intégralement vraie, c'est même la vraie vérité, sauf qu'elle fait effet de leurre, puisqu'elle n'a rien à dire, et pour cause, de l'indicible. Ainsi encore la sexologie à usage des adultes se constitue-t-elle une jolie rente de situation, en promettant tout aussi frauduleusement de

faire toute la clarté sur une aussi ténébreuse affaire. Ainsi encore, les congrès ou les journées d'études sur la sexualité... mais voilà que je m'engage dans une voie périlleuse puisque c'est ici, aujourd'hui même, et que comme on m'a payé pour vous parler trois quarts d'heure, je ne peux quand même pas vous laisser en plan en vous disant que tout ce que je pourrais vous dire ne servirait qu'à faire fonctionner un effet de leurre.

Heureusement la situation n'est pas aussi inextricable, si vous voulez bien que nous déplaçons la question en lui substituant une question – traitable, elle, – celle des rapports entre, d'une part, l'institution, et plus précisément les institutions traitant de la déviance, les institutions traitant de la sexualité, (avec toutes les réserves précitées sur ce mot), et naturellement plus encore les institutions traitant de la déviance sexuelle, et d'autre part cette résurgence du trouble menaçant. Certes vous n'en serez pas protégés pour autant contre ladite résurgence, pas plus que je ne le suis moi-même; un tel détour n'est pas cependant tout-à-fait inutile: il peut contribuer au moins à construire un semblant de garde-fou contre les effets de violence institutionnelle, souvent sauvage, qui s'ensuivent de l'impuissance à maîtriser l'envahissement émotionnel, combinée au déplacement sur l'objet réel qui en est l'occasion.

Encore un texte où j'emploie le mot "déviance" faut d'avoir encore osé le remplacer par le néoloïsme "mésinscription".

Là, pour le coup, j'aurais dû mettre des guillemets, car, évidemment, "déviance sexuelle" est connoté autrement que la simple adjonction de "sexuelle" à "déviance"

Mais qu'est-ce en l'occurrence que l'institution? Entité micro-sociale, elle est saisie usuellement, tantôt en termes économiques, juridiques, organisationnels, fonctionnels, qui sans être inexacts occultent d'ordinaire d'autres lectures révélant des niveaux d'existence sociale plus complexe; tantôt en termes purement psychologisants, qui tendent à prendre au pied de la lettre les projections de ses acteurs, – chacun de ces acteurs s'emparant à usage d'objet imaginaire de cet espace d'interaction, comme si l'institution était quelqu'un... Projections qui ont bien entendu une réalité sociale, puisque leur insistance s'intègre dans le système d'équilibre-déséquilibre qui caractérise l'institution.

Il me semble que le cadre d'approche le plus satisfaisant, qui au passage intègre le mieux ce qui apparaît lacunairement dans les approches spontanées de l'institution et permet de cerner au plus près notre objet, serait celui qui s'inspirerait des pré-supposés fondateurs de l'ethnologie contemporaine. Une société s'y analyse comme espace de déploiement d'un système extrêmement complexe de signes fonctionnant comme une langue généralisée – une culture: système de signes ordonnant les faits et gestes et tout ce qu'ils produisent. Or ce système de signes est le même que l'approche psychanalytique décrit comme opérateur du puissant remaniement qui arrache le petit d'homme à la sauvagerie d'un rapport imaginaire à l'autre – la mère archaïque – pour l'introduire à l'ordre rassurant d'un rapport à l'autre policé par une triangulation incontournable, au prix, comme chacun sait, d'une perte immense et douloureuse, perte des désirs interdits refoulés dans l'inconscient, perte de la bisexualité originare, perte de l'immortalité...

Il en résulte que l'institué, en général, n'est rien d'autre que le dépôt, dans le trésor commun de l'ordre symbolique, des effets d'interdit, dont la prohibition de l'inceste demeure la figure privilégiée, tout simplement parce que c'est par elle que, l'un après l'autre, dans l'aventure oedipienne, chacun est introduit dans la culture. Ainsi, dans son fondement même, l'institution, quelle qu'elle soit, mais ni plus

ni moins que toute espèce de formation sociale, est déjà marquée de ce lien symbolique avec la sexualité, lien d'antagonisme puisqu'il est requis d'elle de garantir contre le retour destructeur d'un désir impensable. Mais on va voir que l'institution au sens plus restreint que ce mot a certainement pour vous, surdétermine de connotations plus spécifiques ce premier rapport à la sexualité.

Dans tout espace social humain connu, cet effet de mise en ordre simultanée des comportements, des émotions et des représentations, opère comme un tri entre tous les degrés du possible: depuis une normalité sans histoire, qui va si bien de soi qu'elle n'est même pas représentée, jusqu'à l'extrême de l'horreur impensable, en passant par des effets intermédiaires comme la surprise, le ridicule, la réprobation, le scandale...Ce codage, beaucoup plus subtil qu'un effet de "tout ou rien", est déposé à la fois en chacun, sous forme d'une identité, et dans des faits de langue qui le revérifient en permanence par la circulation entre les individus. Les mythes d'une culture sont le modèle de ce tissu de faits de langue. En ce sens, on peut dire qu'une langue, et plus encore cette langue généralisée qu'est une culture, est d'essence mythique. La forme poétique du mythe n'est pas circonstance accessoire dans cette fonction d'ordre symbolique: en associant étroitement les signifiants à des sensations et à des émotions, elle témoigne bien au contraire que c'est bien d'une police des émotions qu'il s'agit.

Certes ce codage porte sur tout, absolument tout ce qui intéresse la vie des acteurs sociaux. Mais il est charpenté, architecturé, autour de trois différences fondamentales qui marquent la trace de son origine oedipienne: la différence entre ce qui est humain et ce qui ne l'est pas (sous les figures, équivalentes à cet égard, de l'animalité, de la sauvagerie, ou de la folie); la différence entre les générations: petits et grands, jeunes et anciens, enfants et parents; la différence enfin, bien sûr, entre les sexes.

L'importance constitutive de ces différences est largement attestée *a contrario* par l'effroi fasciné que suscite dans le monde contemporain l'estompage croissant de ces différences, et notamment la découverte toujours renouvelée de chaînons intermédiaires devenant des transitions continues, entre l'animal et l'homme, entre la mort et la vie, entre la folie et la santé, entre les mineurs et les majeurs, entre les hommes et les femmes.

Pour en rester à cette dernière différence, qui nous intéresse aujourd'hui au premier chef, on la retrouve dans une culture en équilibre, infiltrant tous les faits sociaux bien au delà de ce qui pourrait se déduire des contraintes de la biologie. Le codage social des rapports sexuels – qui fait l'amour avec qui et où et quand et comment – et *a fortiori* de tout ce qui relève de la sphère génitale au sens biologique, est donc inscrit et en quelque sorte noyé dans le codage infiniment plus ample de ce qui relève respectivement des hommes et des femmes et de ce qui règle leurs rapports.

Rien de tout cela n'a bien sûr été aboli. Mais les sociétés de type industriel, donc la nôtre, ont été le théâtre d'une histoire singulière qui se retourne contre leur fondement même, produisant ainsi une contradiction aux effets innombrables, dont la "question de la sexualité" (qui n'est pas une "question")

mais, comme on l'a vu une zone de trouble souffrant), est une traduction parmi beaucoup d'autres. En effet, ces sociétés s'organisent autour d'un système scientifico–technique qui tend à confisquer les systèmes de signes au profit d'un usage opératoire. Pour parler bref, la langue devient essentiellement ce qu'elle était subsidiairement: un outil, et un outil d'une efficacité sans commune mesure avec ce qu'on avait jamais vu. La substitution de la scientificité à la poésie comme modèle de la langue est en cela la traduction exemplaire d'un bouleversement qui va bien au delà.

L'apparition de l'art comme secteur particulier de la vie sociale, son cantonnement en quelque sorte, ne fait que traduire l'évacuation, hors de la quotidienneté, de la fonction mythique. Dans la quotidienneté, elle se retrouve à l'état de résidu honteux – la langue populaire, par exemple, ou l'idéologie, ou les lieux communs.

La même histoire se retrouve au niveau de l'organisation sociale, qui est aux faits et gestes ce que la syntaxe est aux mots. L'organisation symbolique et symbolisante, (où les rites, les rapports sociaux, l'organisation de l'espace, les rythmes temporels, la vêtue, etc. – "parlent comme des mots"), est percutée de flanc et mise en déséquilibre structurel par l'apparition d'espaces sociaux qu'on pourrait qualifier d'abstrait, définis par leur fonctionnalité: ce sont les entreprises et ce qu'il est convenu d'appeler les institutions. Les modèles de la rationalité scientifique et les modèles de l'organisation fonctionnelle sont identiques: ils mesurent la vertu d'un système à la rigueur des effets réels qu'il produit, conformément à une finalité assignée préalablement et explicitement formulée.

Ce détournement vers un statut opératoire suppose une déliaison entre d'une part, les signifiants et les comportements, d'autre part les émotions et les sensations. Or on a vu à l'instant que cette liaison est fondatrice de l'ordre symbolique sans lequel il n'est pas de société du tout. Nous voici donc pris dans un ordre symbolique qui se fonde sur l'exclusion symbolique de cela même qui le fonde. On ne saurait mieux illustrer ce qu'on appelle un système paradoxal.

Ma première thèse sera donc que cette contradiction insoluble se traduit entre autres par la présence permanente, mais honteuse et cantonnée dans les interstices, ressentie comme déviante ou à tout le moins parasitaire, de ce que, du coup, on désigne et isole sous le vocable "sexualité". Sexualité" omniprésente en quelque sorte par définition, puisque l'apparition de ce signifiant, qui coïncide *grosso modo* avec le triomphe de la révolution industrielle, n'a eu d'autre sens que de désigner par métonymie l'objet spécifique de la tentative paradoxale de refoulement évoquée à l'instant. Des deux destins du refoulement, l'un, la sublimation, est rendu ici inaccessible par l'effet paradoxal lui-même; il ne reste que l'autre, celui qui se déploie dans la névrose, le retour malheureux du refoulé, qu'il conviendrait mieux en l'occurrence de nommer le "non–refoulable".

La place que tient le symptôme névrotique dans la structure des agirs individuels est occupée de façon équivalente, dans la trame des événements institutionnels (ou sociaux plus généralement), par ce qu'on appelle les "analyseurs institutionnels". On en trouverait de multiples pour illustrer cette thèse d'un envahissement structurel de l'institution par l'ombre de ce que sa fonction lui commande

En fait même beaucoup plus tard: vers la fin du XIX^e siècle pour le sens qui nous occupe, et à peine plus tôt pour le sens strictement biologique 'Source: *Trésor de la Langue Française*

d'exclure. J'en choisirai deux, classiques, qui ont en commun d'exprimer l'incapacité d'une entité sociale quelconque à évacuer les fantasmes de scène primitive, et plus largement, à se dispenser de "loger" quelque part dans son espace symbolique une métaphore du couple parental.

Le premier est l'ensemble des effets produits dans une institution lorsque figure, parmi les salariés, la femme, légitime ou au moins notoire, du chef. Le second est l'ensemble des effets produits par les relations sexuelles ou amoureuses, supposées ou réelles, du chef avec "sa" secrétaire. Double situation de vaudeville, trop fréquente pour être ramenée aux seules singularités des situations personnelles, dont on sait ce qu'elle provoque de ricanements, de colères, et de mots couverts dans les espaces interstitiels de l'institution, et, dans ses espaces ouverts et publics, de silences pesants crevant parfois en explosions connotées comme des passages à l'acte. Cas de figure symétriques d'une même collusion intolérable entre l'espace privé du couple et l'espace public des articulations fonctionnelles, ils révèlent crûment la fragilité du travail de Danaïde par lequel chaque acteur de l'institution s'épuise à vider ses relations "professionnelles" à autrui de leur contenu "objectal" au sens de la psychanalyse. Cela vaut aussi bien pour le couple protagoniste, confronté à l'insistance d'un investissement de l'œuvre commune comme enfant symbolique, que pour tous les autres, pris à témoin en ce miroir de la violence de leurs fantasmes visant le couple parental, plus encore que de la "scène" elle-même, celle-ci ne tirant son "indécence" que de ceux-là.

Les choses se compliquent encore lorsqu'on a affaire à des institutions définies par un enjeu de protection de l'ordre symbolique vis-à-vis de la déviance. Je n'entends pas seulement par déviance, comme on le fait d'habitude, des comportements intolérables comme la délinquance ou la folie. Est déviance tout désordre symbolique, tout état de fait faisant solécisme ou barbarisme dans la "grammaire" d'une culture donnée. Ainsi pourra-t-on tout-à-l'heure prendre exemple des institutions vouées aux "handicaps mentaux" sévères, qui entrent parfaitement dans l'extension du concept ainsi définie – puisque leur existence même est scandale symbolique, sans que cette déviance soit bien entendu en quoi que ce soit "imputable" aux personnes qui en sont le support.

De cette définition même de la déviance comme violence faite à un ordre symbolique, découlent, dans ces institutions particulières, dont font partie les vôtres, de nouveaux brouillages qui se surajoutent à celui qu'on vient d'illustrer. D'abord parce qu'on y est contraint de s'y représenter l'irreprésentable, puisqu'on est là pour le traiter.

Cette insupportable contradiction fait se développer à l'extrême des moyens de défense spécifiques, dont on a eu un exemple tout à l'heure à propos de l'emploi des "mots-balises": il s'agissait en l'occurrence de pouvoir user des signifiants en les vidant radicalement de leur véritable contenu de sens, tout en maintenant leur inscription dans la chaîne des autres signifiants par le seul support du lien syntaxique, comme un pont de neige qui ne "tient" que par son adhérence aux bords de la crevasse.

On ne manquera pas de m'objecter que je présume ici clairement que le chef est un mâle. Pourtant dans les secteurs que ma pratique me faisait connaître, le nombre des femmes dirigeant des institutions étaient du même ordre de grandeur que celui des hommes. Mais la formulation traduit simplement que je n'avais en tête aucune situation symétrique de celles que j'évoque, et je pense que cela vient de ce qu'il y en a fort peu. Ce qui serait, en soi, un bien intéressant objet d'analyse. Faut-il y voir la rémanence insistante de la féminité comme cet emblème du sexuel qu'elle était clairement, par exemple, au Moyen-Âge?

Plus banal est l'usage du déplacement, qui notamment permet d'évacuer indirectement la représentation des atteintes faites à la trame de sens, en détournant la représentation des enjeux de l'institution et de ses pratiques: ainsi les enjeux de restauration de ladite trame de sens, enjeux symboliques, ne peuvent que s'y déguiser en enjeux de réalité (soigner, rééduquer, héberger, aider, etc.), dans une tentative pour copier la fonction des entreprises productives prises dans le jeu des rapports marchands, et, au passage, pour retourner en "bons" sentiments la violence suscitée par la déviance. Mais bien entendu la discordance ainsi produite superpose encore un brouillage supplémentaire...

Lorsque l'ordre symbolique est fragilisé, on est livré sans protection aux monstres dont il sert à protéger. Aussi voit-on dans ces institutions la menace des fantasmagories archaïques contrebalancer et parfois recouvrir la fonction de mise en ordre symbolique elle-même. J'incline d'ailleurs à penser que l'insistance avec laquelle les analyses psychologisantes de l'institution mettent en valeur les processus de niveau psychotique qui s'y déploient, signe précisément à quel point leur objet de prédilection est constitué de ces institutions constituées gérantes de la déviance— avec une valeur paradigmatique particulière de l'institution psychiatrique. Nous prendrons ici pour analyseur la hantise que suscite la sexualité des handicapés.

Le handicapé en effet, par la déformation de son corps ou de ses traits, par l'étrangeté de ses conduites, symbolise mieux que toute autre forme de déviance ce point de carie, aux racines mêmes de l'ordre symbolique, qu'est la remise en cause de l'une des trois différences fondatrices évoquée à l'instant, celle qui rend possible les deux autres: la différence entre l'humain et le non-humain, ou plutôt l'anté-humain, qui fait résonner les grandes terreurs de la sauvagerie, de l'animalité et de la monstruosité. Celui qu'on nomme handicapé, parce qu'il est atteint dans une partie de son corps, ne pose guère cette question: il suffit de radicaliser la représentation du corps comme un "avoir" (on dit "mon" corps) pour ne voir en lui qu'un humain appauvri. Mais celui qui est perçu comme atteint dans son être même, celui qu'on aurait jadis nommé idiot ou fou, celui-là est aussi impossible à renvoyer dans les ténèbres extérieures du non-humain — ce que d'autres époques ou cultures pouvaient faire très tranquillement, — qu'à réacclimater dans la normalité — ce à quoi la méthode Coué, ou, si l'on préfère parler savant, la dénégation, échoue piteusement.

Comment alors évacuer ce qui revient ainsi en force, le fantasme d'une animalité-sauvagerie-monstruosité incontrôlable, faite d'excitation sexuelle et de violence, sexualité violente et violence sexualisée? Le seul mais très-efficace recours qui s'impose de lui-même est celui que nous avons tous utilisé dans notre histoire pour nous garantir précisément du retour de la monstrueuse sexualité infantile: la constitution de l'enfance en lieu de l'innocence, Ici se noue l'assimilation forcée du handicapé à un enfant, quel que soit son âge. Sa "vie sexuelle" est ainsi traitée avec le même embarras, dans le même climat de trouble et de terreur que celle du mineur:

soit purement et simplement niée, ou au mieux pudiquement ignorée dans la plus parfaite mauvaise foi;
soit publiquement admise — amusante ou attendrissante (comme l'est aujourd'hui celle des adolescents), sous condition de rester ludique, et le point limite de l'horreur est alors déplacé vers la possible apparition de l'enfant, perspective qui justifie un contrôle de tous les instants;

soit durement réprimée comme au bon vieux temps.

Ce cas extrême illustre caricaturalement ce qu'on rencontre, diffus, dans toute institution fragilisée d'être définie par la déviance qu'elle est censée traiter: l'infiltration de tout ce qui ressemblerait à du désir ou à de l'amour par la menace d'un débordement de l'impensable.

Le corollaire le plus apparent en est le rabattement de la différence des sexes sur le couple mère-mâle. Il y est bien difficile aux femmes d'y être situées autrement que comme mères, et bien souvent comme mères d'opérette, nourricières, soignantes, consolantes et contrôlantes. Il y est non moins difficile aux hommes d'y être assignés à d'autres places que celle de porteurs de muscles (au sens propre ou métaphoriquement). On a vu tout à l'heure qu'il suffisait pour occulter du vide de le remplacer magiquement par du plein. On en a ici un autre exemple: une mère on sait ce que c'est. Ca se voit, ventre arrondi, seins gonflés de lait et armoire à pharmacie bien garnie. Un mâle on sait ce que c'est, sexe érigé, biceps saillants et voiture puissante. Ce trop-plein donné à voir désigne par l'absence ce qui précisément doit être éliminé de la scène, les deux figures désirantes, et désirables, donc inquiétantes, de la féminité et de la paternité. On y est mères faute de pouvoir y être femmes. On y est mâles faute de pouvoir y être pères: car si l'on voit souvent avec complaisance le "chef" assimilé au père, il est bien rare qu'il en tienne la place symbolique. On l'y rencontre bien plus souvent dans une place de mère phallique, concentrant, avec la complaisance de tous, tous les attributs combinés.

Mais cette absence des figures désirantes telles que les code l'ordre oedipien ouvre la voie à des figures plus inquiétantes encore, imageries archaïques qui hantent comme leur ombre les personnages supposés "sécurisants" de la mère et du mâle. Imageries issues du même objet indifférencié, et distinguées par clivage à l'aube de la différenciation des sexes et alors que celle-ci n'a point encore produit ses effets d'inscription dans l'ordre symbolique: renvoyant ainsi dos-à-dos le spectre d'un mâle violeur et d'une mère dévorante, ces images de brute et d'araignée que les deux sexes se renvoient l'un à l'autre lorsqu'ils sont submergés de la peur de s'aimer, et qui tiennent là où rode la déviance une place démesurée.

Enfin les institutions vouées à la sexualité offrent une variante intéressante du même paradoxe, exacerbé bien entendu lorsqu'elles concernent au premier chef une sexualité réputée déviante. Variante seulement, il faut le souligner, puisqu'on a vu que déviance et sexualité sont deux représentants de la même chose – du champ du refoulé. Ce n'est plus alors la coupure entre l'humain et l'inhumain qui y est fragilisée au premier chef: mais bien plus les deux autres, dont la combinaison dessine le triangle oedipien. On ne s'étonnera donc pas alors qu'y prévalent des fantasmagories incestueuses, associées bien sûr elles aussi à des fantasmes de monstruosité, tant sont solidaires jusqu'à l'indissociabilité les trois coupures fondatrices: mais le produit n'est pas le même selon que la mise en péril de l'ensemble provient de l'une ou de l'autre. L'inceste n'est pas en lui-même monstruosité archaïque: il lui rouvre la voie.

À la suite de Racamier, s'est généralisé le mythe d'une différence entre "incestuel" et "incestueux" qui me paraît non seulement inopérante conceptuellement, mais pratiquement dangereuse, en ce qu'elle suggère qu'il y aurait une différence de nature psychique entre le champ des fantasmes incestueux et celui déterminé par les actes sexuels socialement catalogués comme incestueux: ce qui ne veut pas dire que ceux-ci n'aient pas d'effets psychiques spécifiques du fait même du codage social dont elles sont l'objet, – codage d'ailleurs historiquement, anthropologiquement et sociologiquement fort variable.

Téléchargé sur le site <http://henri.textes.free.fr/anh/>.
texte à des tiers.

Voir sur ce site les conditions de diffusion de ce

Il serait tentant de prendre ici comme analyseur la fascination qu'on y éprouve pour les histoires incestueuses *stricto sensu*. Elle est très réelle mais il n'est pas sûr que ce soit la meilleure piste. Les effets enclenchés par ces histoires incestueuses réelles ne paraissent pas en effet très différents de ceux qu'on observe dans le reste de l'espace social. Peut-être même est-ce là le seul fait instructif – que l'expérience réelle et renouvelée d'un état de choses déviant y laisse la plupart des acteurs aussi démunis que le plus ordinaire des citoyens, aussi peu capables de "distance", comme on dit, aussi cantonnés dans le même registre étroit et monotone de réponse d'urgence.

Plus significatifs me paraissent être les évocations d'une relation sexuelle, ou simplement amoureuse, ou simplement "privilégiée", – les deux formes les plus atténuées étant pour l'inconscient équivalentes de la première –, entre l'un des acteurs de l'institution et l'un des "objets de traitement": j'entends par cette dernière formule, un peu lourde, ceux qu'on n'arrive jamais à bien nommer, clients, patients, accueillis, hébergés, jeunes etc. En fait on s'aperçoit, là encore, que ce qui envahit certains espaces plus exposés traîne à bas bruit dans tous les autres. En l'occurrence, ce fantasme déborde les institutions vouées à la sexualité, et même à la déviance: il rampe sournoisement dans le système de reproduction sociale (les institutions éducatives) et plus largement dans toutes les institutions vouées à la régulation sociale. Dans ma pratique personnelle de supervision, dans laquelle j'ai affaire à des catégories professionnelles et des types d'institution extrêmement variés, je suis frappé de l'insistance de ces fantasmes, de la place démesurée qu'ils prennent, dès lors du moins qu'on fait prévaloir l'écoute analytique.

On s'aperçoit qu'il n'est guère d'intervenant dans un terrain de pratique sociale qui n'ait été, au moins une fois, au minimum troublé, et au plus bouleversé, par une relation vécue comme incestueuse avec un "objet" de sa pratique – même si bien sûr le passage à la relation sexuelle proprement dite, quoique bien moins rare qu'on ne pourrait le croire, demeure la partie émergée d'un iceberg beaucoup plus considérable: car ce qui est incestueux n'est pas l'acte mais l'émotion, même à peine profilée.

Les récits sont étrangement semblables: pudeur de l'évocation, sentiment d'une extrême solitude, les "appels à l'aide", explicites ou voilés, se heurtant au silence écrasant et fuyant des autres acteurs de l'institution. Tout se passe comme si cette traversée du cercle de feu avait valeur d'épreuve initiatique essentielle: comme si grâce à elle prenait figure l'obscur sentiment d'une brèche déjà marquée, par la nature même des institutions en question, dans le filet des interdits symboliques. Et comme si en même temps s'ouvrait l'opportunité d'une tentative de refermer cette brèche en expulsant dans le désert un fauteur désigné: expulsé parfois au sens propre dans un climat de scandale honteux, mais bien plus souvent expulsé par l'intéressé lui-même, laissé seul avec sa culpabilité, et s'y croyant seul au monde.

Ainsi la "sexualité", ce parasite exaspérant, revient elle toujours signifier à une institution que cela même qui la fait exister, indépendamment de chaque acteur pris isolément, y a marqué d'une ligne de fragilité particulière l'emprise de l'ordre des signes sur la violence pulsionnelle. Elle s'y marque soit par une présence continue, dans les zones de pénombre de l'institution, à voix basse ou dans la fausse

aisance du rire. Elle y éclate parfois en déchirures cataclysmiques. Elle suscite souvent une violence institutionnelle larvée ou aiguë, faite d'emprise totalitaire sur l'existence privée et parfois sur les corps, et d'expulsions dans l'urgence ou l'infamie.

Ce constat, n'a pas valeur que de spéculation. Il est d'une extrême importance quant aux pratiques institutionnelles: s'en convaincre permet parfois d'exorciser l'urgence d'une immolation sacrificielle. Encore faut-il à bas bruit et au long cours remonter du symptôme jusqu'à l'état de choses à la fois douloureux et originaire dont il est l'expression répétitive. Ce que l'on ne peut changer, il reste à savoir le souffrir. Autant, comme on l'a vu au début de ce propos, une production de discours sur la sexualité prise dans le leurre d'une objectivation de celle-ci finit toujours par faire le lit de la violence sournoise, – autant la patience d'un retour sur le trouble et la peur peut, à défaut d'en délivrer vraiment, contribuer à la retenir un peu. Ce peut être le modeste et inappréciable enjeu de journées comme celles-ci.